



| parole
d'experts

Lukas Pairon

Lukas Pairon a étudié la philosophie en Suisse et les sciences de l'éducation à Paris. Il a été directeur artistique de la musique contemporaine et de la danse au Festival de Flandre (Gand et Bruxelles). Il a fondé et dirigé "Walpurgis", une maison de production d'opéra de chambre contemporain et de théâtre musical. De 1994 à 2012, Lukas Pairon était directeur général de l'ensemble de musique contemporaine Ictus. En 2005, il a fondé Music Fund, une organisation qui soutient les jeunes musiciens et les écoles de musique dans les pays en développement et dans les zones de conflit. Entre 2009 et 2012, il a dirigé l'initiative 3dePartij, un programme de développement qui rassemble des militants pour la paix et les droits de l'homme en Israël et en Palestine et auquel ont pris part des jeunes dans les écoles de la ville d'Anvers. Lukas Pairon est également co-fondateur et président de Glazza, une organisation qui soutient des projets artistiques et éducatifs d'arts visuels à Gaza. Actuellement, il est chercheur et doctorant à l'Université de Gand où il mène une étude sur le sens qu'a la musique pour les jeunes dans un environnement violent.

Le "Fatalisme positif"

Quand tout espoir d'amélioration semble perdu

Nous vivons dans un monde dans lequel nous préférons ne pas être des "victimes du changement", mais plutôt des "acteurs du changement". Mais que signifie tout cela pour ceux qui vivent dans un environnement qui leur impose d'écrasantes restrictions

“Si l’on songe à des individus que l’on peut qualifier de *fatalistes*, on imagine des gens condamnés à vivre un avenir sombre.”

et dans lequel, en tant qu’individus, ils ne peuvent pratiquement rien changer ?

J’ai vécu dans des environnements que j’ai pu observer de très près, tels que l’extrême pauvreté et la corruption auxquelles sont confrontés des millions de Congolais à Kinshasa, ou la situation d’enfermement des Palestiniens à Gaza. Des gens qui, comme moi, sont actifs sur le terrain dans des environnements si complexes et ardues sont amenés à avoir un regard totalement différent sur des situations qui, à première vue, semblent complètement désespérées.

Si l’on songe à des individus que l’on peut qualifier de “fatalistes”, on imagine des gens condamnés à vivre un avenir sombre. À Kinshasa – à Gaza également –, j’ai toutefois fait la connaissance de “fatalistes positifs”. C’est d’eux que je voudrais parler ici.

À Kinshasa, la majorité de la population, soit des millions de gens, vit avec moins de deux dollars par jour, alors que la vie

y est plutôt chère. La pauvreté y est donc extrême pour de nombreux habitants. Outre la préoccupation de survivre, ces derniers doivent tenir compte des autorités: les politiciens, la police et l’armée sont censés les servir et les protéger, mais bien souvent, ils font le contraire. De nombreuses personnes évoluent dans cet univers en “mode survie”.

Au cours de la longue période que j’ai passée à Kinshasa pour ma recherche doctorale, je me suis souvent demandé comment il était possible que des adolescents et de jeunes adultes tels que ceux avec lesquels j’ai mené mon étude soient capables, au fil de si longues années, de poursuivre des études de musique, en dépit de leur vie dominée par la misère, la pauvreté et l’insécurité. Celles-ci ne leur rapportent pas ou peu d’argent et leur situation financière ne s’améliore donc guère, ou à peine. Mais où donc tirent-ils l’énergie et la motivation pour jouer et apprendre la musique ?



La pauvreté – et la misère qui l'accompagne – pouvait, me semblait-il, miner tous les projets de vie. Faire de la musique devait donc signifier quelque chose de vraiment spécial pour les habitants d'une ville telle que Kinshasa.

Je remuais déjà ces idées depuis la je-ne-sais-quantième fois lorsque, par la fenêtre du taxi-bus à Kinshasa, je vis l'inscription "l'espoir fait vivre" sur un de ces taxis-bus que l'on appelle "esprits de mort" tant leur état est déplorable, au point d'être fréquemment à l'origine d'accidents bien souvent mortels. Les Congolais ont beaucoup d'humour, sans doute pour compenser le tas de ruines dans lequel ils évoluent.

Se pourrait-il que mes jeunes amis congolais de Kinshasa voient la réalité avec un autre regard que moi? Il en est en effet ainsi, du moins jusqu'à un certain niveau.

Durant les trois ans de ma recherche à Kinshasa, j'ai découvert et ressenti comment les gens là-bas attribuent une nouvelle définition au concept de "normalité". D'une certaine façon, l'extrême pauvreté et les conditions de vie difficiles qui y règnent leur paraissent "normales": il s'agit de leur état "normal". J'avais

toutefois déjà ressenti cela à Gaza, où la "normalité" y signifie aussi simplement exister et essayer de tirer le meilleur parti de cette existence, jour après jour. Et, aussi difficile que cela puisse être imaginable pour des gens en dehors d'une telle situation, la misère de Kinshasa constitue, pour ses habitants, un aspect indissociable de la "normalité". De nombreux Congolais sont incroyablement fatalistes et détachés vis-à-vis de la situation dans laquelle ils vivent. Probablement que bon nombre d'entre nous deviendraient également fatalistes et accepteraient leur sort s'ils devaient se trouver plongés dans des contextes de vie aussi ardues. Il s'agit d'un mécanisme d'autodéfense commun à tous les êtres humains: accepter autant que possible la situation dans laquelle ils évoluent et essayer, en partant de la créativité et de l'énergie dont ils disposent encore, d'améliorer leurs conditions ou, de moins, de s'en accommoder plus facilement.

Le psychiatre autrichien Viktor Frankl, qui a survécu à l'holocauste, a écrit ceci à propos de la quête de sens des gens dans les camps: *Toute tentative de récupération de la force intérieure de l'homme dans le camp devait commencer par*

© RODRICKBEILER - ISTOCK



réussir à se fixer un objectif dans l'avenir. Selon Nietzsche, Celui qui sait 'pourquoi' il vit s'accommode de n'importe quel 'comment'. (Viktor Frankl, Man's Search for Meaning, 1946, p.76)

Dans l'extrême pauvreté, la misère, les raisons de devenir violent pour tenter de prendre ainsi le contrôle sont innombrables. La violence peut sembler la voie la plus rapide vers cette maîtrise. Malheureusement, cette voie entraîne nombre de ces jeunes dans un cercle vicieux, une spirale de drogue et de violence qui aboutit généralement à la mort.

C'est cette quête et cet acharnement à faire progresser leur existence qui motive les jeunes musiciens de mon étude à Kinshasa à continuer à vouloir faire de la musique.

Si une quelconque vérité se cache derrière le fait qu'une activité telle que

“C’est cette quête et cet acharnement à faire progresser leur existence qui motive les jeunes musiciens de mon étude à Kinshasa à continuer à vouloir faire de la musique.”

la musique peut constituer un “tremplin” pour les jeunes gens et leur permettre de prendre le contrôle d’une situation chaotique où règne la plus grande misère, il convient d’étudier ce phénomène de façon approfondie. J’ai en effet lu et entendu de nombreux discours “romantiques” à ce sujet, mais je n’ai trouvé que peu ou pas d’études sérieuses sur la question.

Le chaos, la misère et l’amertume ne disparaîtront certainement pas de Kinshasa en y jouant de la musique. Toutefois, les participants à notre recherche affirment que cette musique apporte quelque chose de précieux à leur vie, et que c’est ce qui les pousse à continuer de l’étudier et d’en faire, même si, pour la majorité d’entre eux, elle ne leur apporte que très peu de gains financiers.

Grâce à l’expérience que m’a apportée mon étude de ces dernières années à Kinshasa, et grâce à ma collaboration aux projets de *Music Fund* et *Glazza*, j’ai pu, à maintes reprises, être le témoin privilégié de la détermination de jeunes hommes et femmes à ne pas se laisser “dépouil-

ler” par les limites que leur imposent la pauvreté (Kinshasa) ou les conflits (Gaza). Ces hommes et ces femmes, “enchaînés” au sens figuré et même propre du terme, veillent à conserver leur précieuse liberté d’esprit. Ils ont décidé de mener leur vie à un niveau qui s’élève bien au-dessus de la simple “survie” et, pour ce faire, ils trouvent la force et l’énergie tout en se résignant, du moins partiellement, à subir leur destin et à accepter les limites de leurs possibilités. C’est ce que nous pourrions qualifier de “fatalisme positif”.

LUKAS PAIRON
GAZA, JUILLET 2016

www.musicfund.eu
www.glazza.eu
www.walpurgis.be
www.ictus.be

**Ce texte est une version
retravaillée d’un article paru
précédemment dans *Rekto:Verso***



n’GO

**E-zine bimestriel
édité par Echos Communication**

Rue Coleau, 30 - 1410
Waterloo - Belgique
+32(0)2 387 53 55

Éditeur responsable
Miguel de Clerck

Rédacteur en chef
Sylvie Walraevens

Journalistes
Pierre Biélande
Sandra Evrard
Sylvie Walraevens

Création de la maquette
Bertrand Grousset

Metteur en page
Thierry Fafchamps

Traduction
Bruno Brunetta

Relecture
Alice Coyette

Réalisé avec le soutien de:

LA COOPÉRATION
BELGE AU DÉVELOPPEMENT

Institute of NeuroCognitivism
SHARPEN UP YOUR PROFESSIONAL SKILLS

**Abonnez-vous gratuitement
au magazine en cliquant ici**

Retrouvez Echos Communication sur Internet
www.echoscommunication.org